

# Empreintes résistantes du poème

**Anniversaire.** Du plomb à l'offset, voilà trois décennies que les Editions Empreintes constellent de poésie l'horizon littéraire romand. Rencontre avec Alain Rochat, l'un des membres fondateurs.

THIERRY RABOUD

**T**out a commencé par du plomb dans une cave lausannoise. Des kilos de plomb, récupérés chez un imprimeur. Autant de caractères que François Rossel, tôt rejoint par le jeune Alain Rochat, a commencé à assembler patiemment en 1984. Une presse à épreuves plus loin, les premiers poèmes creusaient alors le papier de noirs typographiques, imprimant aussi dans l'esprit des deux jeunes enseignants cette ambition teintée d'audace: créer une maison d'édition entièrement dédiée à la poésie contemporaine. Pari tenu, les Editions Empreintes, aujourd'hui basées à Chavannes-près-Renens, fêteront ce soir à Crêt-Bérard leurs trente ans passés à faire rimer avec richesse exigence et élégance dans le paysage littéraire romand.

«On s'est mis à composer et imprimer nos premiers poèmes comme ça, sans calcul, avec un plaisir enfantin et presque naïf, portés par la magie de la typographie», se remémore Alain Rochat. Plaisir assez vif pour oser ces premières publications, soignées, composées à la main. Des ouvrages très vite remarqués pour leur qualité, dont le sien, *Mon visage nébuleuse*, tiré à 300 exemplaires, deuxième livre à honorer le catalogue de ces fraîches Empreintes. Les langues fourchues diront que le Vaudois a créé la maison d'édition dans le seul but d'y publier ses propres textes... Un Prix Ramuz décerné quelques années plus tard pour l'un de ses recueils viendra, s'il le fallait, rassurer: le jeune éditeur avait bel et bien fait de l'exigeante poésie sa patrie.

## Lancés par un livre de Chappaz

A dire vrai, il n'en a pas connu d'autres. «J'ai eu une éducation bourgeoise protestante où le livre était important. J'ai toujours lu, découvrant très jeune Chappaz ou Voisard. J'ai rapidement compris que, derrière la couverture d'un livre, il y avait quelque chose à découvrir, à s'approprier», note Alain Rochat. Les études littéraires s'imposent d'elles-mêmes et les deux années passées en Afrique en tant que délégué du CICR ne parviendront pas à faire oublier l'odeur, tenace, de l'encre tout juste plombée sur le papier.

Comblant, un peu par hasard, le grand vide laissé par la disparition des éditions



Pour Alain Rochat, ici entouré d'Olivier Beetschen (à g.) et de François Rossel, «la poésie est une forme de résistance».

PIERRE-ANTOINE GRISONI

de Bertil Galland, les Editions Empreintes voient dès lors les grands noms de la poésie romande converger vers leurs presses mécaniques. José-Flore Tappy, François Debluë et même Maurice Chappaz y livreront leurs mots choisis. «La publication du *Livre de C* de Chappaz en 1986 nous a véritablement lancés. Qu'il confie son texte à de jeunes éditeurs comme nous est une chose que l'on s'explique encore mal aujourd'hui», affirme Alain Rochat. La renommée déjà solide du poète et le succès de l'ouvrage donneront à l'entreprise une légitimité qui n'a, dès lors, cessé de grandir.

## «Antidote du marché»

«On avait créé un monstre, la question était de savoir comment ne pas se faire dévorer par lui, sans le tuer pour autant!», rigole ce père de trois enfants. Père aussi de ce «monstre» exigeant, tapi dans une niche culturelle où le bénévolat est une évidence, les subventions une nécessité, alors que le rythme régulier de parution, six li-

res par année, n'a cessé de défier la logique économique. Eux-mêmes sont loin d'en vivre. «L'histoire montre que, nulle part au monde, à aucune époque, quelqu'un a fait de l'argent avec un livre de poésie! Les livres de Rimbaud sont restés dans la cave de leur imprimeur...» Alors pourquoi donc s'évertuer à aligner ces caractères méticuleux, à donner tant d'espace à ces mots patinés, secrets, parfois mystérieux, offerts à de trop rares lecteurs?

Pour ne pas succomber. Pour poser ces questions insolubles, essentielles néanmoins, ces interrogations qui font la grandeur de l'homme. «La poésie est une forme de résistance. Comme l'écrivait Octavio Paz, elle est «antidote de la technique et du marché», des logiques qui dominent aujourd'hui toute autre considération. La poésie nous rappelle à ce qui est douloureusement essentiel. Avec gravité parfois, mais aussi avec gaieté!»

Quelque 170 livres plus tard, le plomb a laissé place à la linotype, puis à l'impres-

sion offset, mais la conviction demeure vive chez les fondateurs d'Empreintes, rejoints depuis 2005 par Olivier Beetschen. Le trio, uni par un même plaisir désintéressé du texte, continue d'offrir une subtile matérialité à ces vers qu'absolus, malgré l'énergie qui, de page en page, se fait moins vive. «Un clou chasse l'autre, on finit un livre, on passe au suivant. C'est parfois lourd à porter», confie à demi-mot celui qui, à la cinquantaine bien entamée, aura passé la plus grande partie de sa vie à s'occuper de sa petite entreprise poétique. Une belle page à tourner pour que le récit continue? «C'est une question qui va commencer à se poser. Nous avons un catalogue, un stock, une marque établie. C'est un outil qu'on serait prêts à transmettre à des générations plus jeunes.»

> **Ce samedi soir**, 20h, à Crêt-Bérard (Puidoux/VD), une soirée littéraire ouverte au public réunira les trois fondateurs d'Empreintes autour d'un dialogue, suivi d'une lecture qui fera la part belle aux auteurs de la maison.

## bd

### ENQUÊTE EN BOURGOGNE

**CLASSÉ** Le vin s'accorde volontiers avec la BD. Parmi les dernières parutions qui ont pour fil rouge le divin nectar, *Un grand Bourgogne oublié* vaut son pesant de raisins. Manu, propriétaire d'un domaine, rêve de produire LE vin. Lors d'une visite chez un ami, il découvre dans sa cave une bouteille de 1959 à l'étiquette devenue illisible. La dégustation du poussiéreux flacon procure à Manu un colossal plaisir. Il a trouvé son vin. Mais comment reproduire une telle merveille? Le passionné se lance dans une enquête à la recherche du vin oublié aux quatre coins de la Bourgogne, avec des détours surprise par Paris, Bruxelles et New York. Voici une lecture agréable, avec un bon scénario, même si le dessin en soi n'est pas du premier cru. Que ceux qui ont aimé cet album se précipitent sur un autre un peu moins récent, également bourguignon, mais plus brillant: *Chroniques de la vigne* de Fred Bernard paru chez Glénat en 2013. A votre santé! SJ

> **Guillot/Richez/Guilloteau**, *Un grand Bourgogne oublié*, Grand Angle, Bamboo.

### CLOONEY EN MOCHE

**NON CLASSÉ** «Vous allez bander de rire et frissonner du cul», annonce l'auteur Philippe Valette sur son site internet.

Celui qui s'est d'abord fait largement connaître sur la Toile avant d'être édité sur papier annonce allègrement la couleur. *Georges Clooney* raconte les mésaventures absurdes et délirantes d'un superhéros foireux, érotomane, pétomane, sale et complètement décalé. C'est vulgaire, gras, dessiné au chalumeau, puéril, truffé de fautes d'orthographe pour la bonne cause, décousu, politiquement incorrect et j'en passe. Mais étonnamment, ce gros pavé mal léché se lit et plutôt bien. Un torchon résolument créatif à ne pas offrir à son jeune neveu. SJ

> **Philippe Valette**, *Georges Clooney*, tome 2, Tapas.

### une bande dessinée

## Le poil du désordre



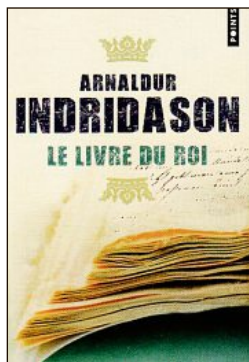
Et si notre peau n'était qu'une enveloppe lisse cachant un chaos intérieur menaçant? Et si le néant était non pas aux portes du monde, mais en son cœur? Et si un poil, poussant à l'encontre de toute convenance et convention, de toute logique, se transformait en une barbe noire, dense, goulue, indomptée et indomptable? Une barbe qui menacerait les fondements d'une société parfaitement ordonnée (et imberbe).

Avec «*La Gigantesque Barbe du Mal*», le bédéiste britannique Stephen Collins, connu pour ses «strips» dans le quotidien *The Guardian*, offre une fable philosophique d'une grande beauté. Non pas tant pour l'histoire racontée (en soi très touchante), ni pour la qualité des textes (parfois poétiques, parfois drôles, parfois les deux), mais surtout pour ses dessins au crayon gris, d'une simplicité trompeuse et d'une subtilité merveilleuse, ainsi que pour l'agencement de ses cases, si graphique. Sans compter son personnage, Dave, grignoté par les doutes et la peur avant que ceux-ci ne fassent irruption sur son visage en «un feu rugissant et obscur». On referme cet ouvrage de 240 pages séduit, troublé, et incapable de décider si avoir un poil là où il ne faudrait pas est une bonne ou une mauvaise chose. AML

> **Stephen Collins**, *La Gigantesque Barbe du Mal*, Cambourakis.

### un roman d'aventures

## Un manuscrit très convoité



Arnaldur Indridason est connu pour ses romans policiers atmosphériques mettant en scène le commissaire Erlendur et ses collègues. Dans *Le Livre du roi*, l'auteur islandais change de registre et propose un roman d'aventures divertissant qui témoigne de sa passion pour l'histoire de son pays. Nous sommes en 1955 à Copenhague: fraîchement débarqué de Reykjavik un étudiant se lie d'amitié avec un excentrique professeur, spécialiste des sagas islandaises, ces récits mythologiques qui fondent toute la culture nor-

dique. Ensemble, ils vont se lancer sur les traces d'un trésor, le *Livre du roi*, un manuscrit islandais du XIII<sup>e</sup> siècle disparu de la bibliothèque danoise où il était conservé. Le jeune élève un peu timoré et le vieux maître alcoolique et bourru vont devoir se serrer les coudes pour déjouer les plans d'une association de néonazis et échapper à une kyrielle de malfrats qui convoitent le précieux opuscule.

Les péripéties, parfois un peu répétitives, ne manquent pas dans ce roman aux allures de bande dessinée ou de série B des années 50. Et une fois assimilé le contexte historique, on se laisse entraîner avec plaisir dans cette trépidante course à travers l'Europe qui permet de se familiariser avec une culture que l'on connaît très mal. ES

> **Arnaldur Indridason**, *Le Livre du roi*, Ed. Points, 426 pp.

### un premier roman

## L'Europe, vite!



Tout s'installe par éclats, soutenu par une poésie délicatement surréaliste. Pour son entrée en littérature, l'écrivain vaudois Maxime Maillard offre un roman rapide intitulé *Monsieur Vitesses*. Il se décline en séquences aussi brèves que des éclairs, qui alternent avec de mystérieuses conversations téléphoniques. Et tout va vite, comme la jeunesse qui fuit et qu'on ne retrouve jamais.

Car il est question de jeunesse, d'un apprentissage de jardinier, puis de conduite automobile. L'Europe est un

grand terrain de jeu pour le narrateur: «Un rien déclenchait une course: une photo dans un dépliant, le bourdon, un simple nom: une tourte de Linz, la géode du Futuroscope, le chantier naval de Gdansk où clignotaient les grues-portiques. En douze cassettes audio, j'étais à Vienne. Un cycle de soleil – Sveikas Vilnius!» Tout cela n'empêche pas les liens avec la terre natale, ce que soulignent la mention de lieux familiers (Bulle, Le Chalet-à-Gobet) et l'usage décomplexé d'hélistismes savoureux. L'aventure file jusqu'au moment où le narrateur, à bord d'un bateau, se jette à l'eau dans le bain de la vie. Bonheur ou Titanic? Le roman se termine en laissant au lecteur le soin de répondre. DF

> **Maxime Maillard**, *Monsieur Vitesses*, Ed. d'autre part, 83 pp.